

A PETITE VITESSE

Quand j'étais jeune, la vie était plus belle et le soleil plus brillant qu'aujourd'hui. Pardon Jacques Prévert ! Cette paraphrase prouve à quel point je tiens toujours à vous...

Ce n'était pas tout à fait mon propos d'ailleurs. Ce qui me hante, c'est le lieu où la S.N.C.B. stockait les marchandises envoyées par le rail à Erquelinnes, mon village natal. Certaines de ces marchandises devaient être dédouanées, avant de continuer leur route vers la France. Il s'agissait de matériel lourd et pas de marchandises périssables évidemment.

De vastes bâtiments, aujourd'hui désaffectés, leur servaient d'entrepôt et de support à mes rêves, dans ce qu'ils avaient de magie et de mystère à mes yeux. Comme si la nuit il pouvait s'y passer des cérémonies occultes, rythmées par le trottinement des rats ou l'envol lourd de quelque oiseau de nuit.

Maintenant il n'y a plus de douanes aux frontières. Donc plus de douaniers, ni d'agents en douane à Erquelinnes. L'ambiance frontalière s'est envolée, avec les contrebandiers et les menus trafics de café, de bon chocolat belge, de bières belges fortes et savoureuses, de tabac, de vin, d'alcool, de parfums et de cosmétiques made in France. «

O vin dissipe la tristesse qui pèse sur mon cœur,
ô liqueur enchanteresse, verse l'ivresse
et l'oubli dans mon coeur,

chantonnait ma sœur Odette dans ses vieux jours.

Ceci mêlé aux chansons édifiantes que nous apprenions au Pensionnat :

Ses cheveux dorés ceints d'une auréole,
sandales aux pieds, le petit Jésus allait à l'école,
le long d'un chemin bordé d'oliviers...

Les chansons bachiques d'Odette justiciaient sans doute à ses yeux la douzaine de bouteilles de pinard planquées sous son lit dans son mouchoir du CPAS. Odette adorait le Pineau des Charentes à l'apéritif. Il m'arrive encore d'en siroter un tout petit verre en souvenir d'elle. Les filles Dumont n'ont pas vécu pour rien en lisière du Nord (Lille) Pas de Calais (Arras), aujourd'hui Hauts de France.

J'ai moi-même des souvenirs illuminés qui me parlent d'un certain Picon au vin blanc, inconnu des Parisiens. S'ils savaient ce qu'ils perdent les habitants de la Ville Lumière !

Mais ne nous égarons pas. Mon village a cessé d'abriter une importante gare de triage. Erquelinnes est aujourd'hui une halte misérable et, dit-on, dangereuse. Où s'arrête et repart le train pour Charleroi. Halte surtout fréquentée par les clodos et les malfrats. Les bornes d'achat de tickets sont si souvent vandalisées, que la S.N.C.B. ne les remplace plus.

L'appellation « Petite vitesse » qui était accolée aux entrepôts de la gare dont la restauration est confiée à une entreprise flamande

subsiste. Je continue à la trouver poétique et elle me fait toujours rêver.

Dans ma jeunesse j'ai beaucoup marché et flâné. Ah, le petit chemin qui sent la noisette, dont on peut rêver, couché dans le foin, avec le soleil pour témoin, n'est-ce pas Mireille et Jean Nohain ? Jean et moi nous avons observé un jour une alouette, saoule de soleil, qui chantait sa joie très haut dans le ciel. Il y avait encore à cette époque une flopée de hennetons, de chiens hargneux et d'oies, lesquelles me terrorisaient quand j'étais seule. Lorsque ces gardiennes des chemins de campagne, sur lesquels je m'étais aventurée, me menaçaient à grands cris de représailles cuisantes pour mes mollets, je devais bander tout mon courage pour passer outre.

Ma grande sœur Lison et moi, nous faisions à pied des promenades interminables dont nous revenions fourbues mais satisfaites. J'ignore ce qui poussait mon aînée à ces marathons de 10 à 15 km, à travers champs et bois et petits villages familiers souriants. Mais elle me réquisitionnait, moi, sa petite sœur. Elle se taisait... Et moi je parlais, je parlais, avide de lui confier mes découvertes littéraires.

Par un bel après-midi d'été, je me mis à délivrer à propos des *Ames Mortes* de Gogol. Sans qu'elle m'accorde un regard. Peut-être songeait-elle aux gammes interminables qu'elle enchaînerait sur le piano dans la soirée. De temps à autre je scrutais son profil impassible : cheveux blond cendré, menton volontaire, œil entre le bleu et le vert. Comme elle m'était étrangère, ma grande sœur !

Contours enveloppés, plus grande que moi, d'une dizaine de centimètres, la petite sœur, vraiment petite, petite brune vibronnante : 1m58, pas plus.

Lison devait tenir de notre grand-mère paternelle, déjà morte depuis longtemps lorsque je suis née en 1931. Cette grand'mère était hollandaise et s'appelait Louise Augenbraun. Elle est morte dans la soixantaine, épuisée par sept grossesses et son dévouement absolu à Joseph Dumont, son seigneur et maître. Sans compter les tâches qu'elle s'imposait. Comme de lacer tous les jours les bottines de sa progéniture, et toutes les corvées qui allaient de soi : vénérer son mari, faire la cuisine pour les voyageurs de passage, au Buffet de la gare d'Erquelinnes que gérait mon grand-père.

Lison tranchait par sa blondeur au milieu des autres filles Dumont, brunes ou châtain, peut-être reliquat de la passade d'une aïeule pour un beau militaire Espagnol, venu restaurer le christianisme sous Philippe II dans nos contrées.

Mais revenons à nos longues promenades, côte à côte, Lison et moi. Heureusement j'aimais la campagne, l'odeur de l'herbe, des fleurs et des fruits. Les sons aussi, tellement apaisants: bruissements d'ailes, souffle du vent dans les feuilles, abois lointains des chiens, pépiements d'oiseaux, voix éraillée de coqs oublieux que le petit matin était loin déjà, gloussements satisfaits de poules toujours émerveillées d'avoir pondu un si bel œuf.

J'ai également beaucoup flâné seule dans les chemins de campagne. Un peu plus tard avec Jean, nous avons erré à l'infini dans la campagne environnant Erquelinnes.

Après notre mariage, c'est aussi à pied que nous avons arpентé Bruxelles. Le long du Canal, dans des quartiers qui nous séduisaient, parce que ils étaient neufs à nos yeux.

Tout à coup, comme par magie un petit bistrot se matérialisait, devinant sans doute que j'avais soif ou que l'atavisme paternel se réveillait en moi. Et tous deux nous bélions devant les étagères étincelantes, sur lesquelles un bataillon de verres différents, bien briqués, clignaient de l'œil sous la lumière, pour mieux nous éblouir. Et que dire des bouteilles d'apéritif ou de liqueur, rivalisant de couleurs, osant parfois des formes si biscornues qu'aujourd'hui on n'hésiterait pas à les prétendre « sexy ».

Un certain jour nous sommes tombés sur une fête populaire, chaussée de Gand, dans le quartier que nous devions habiter un quart de siècle plus tard. Animation bruyante, odeur de frites et de bière, baratin des camelots, bonne-humeur bon enfant et humour bruxellois. Tout était là, pour le plaisir innocent des passants et des badauds. Comme un petit air décalé, une chansonnette transfuge de la Foire du Midi.

Nous avons vécu deux ans rue des Tanneurs, à deux pas du Vieux Marché. Nous y passions tous les jours. Pour quelque coup de cœur, pour ce frisson du désir pour un objet ayant vécu. D'autant plus tentant que nous l'avions découvert par hasard. La place du Jeu de Balle nous est restée chère. Lorsque nous avons habité rue de

Ruysbroeck au Sablon, nous n'avons pas oublié le Vieux Marché. C'était la promenade rituelle du dimanche matin...

Comme la rue de Ruysbroeck semble descendre vers la Bourse d'un mouvement naturel, nous n'avons pas résisté à cet appel. Le centre de Bruxelles ville est devenu un de nos lieux de prédilection. La Bourse, place Sainte Catherine, les quais environnant, avec leurs noms évocateurs d'un Bruxelles moyenâgeux port de mer : quai aux briques, quai aux pierres de tailles, quai au foin, à l'odeur si rafraîchissante, après les remugles du marché aux poissons, sont devenus pour nous, avec la grand place et tout l'îlot sacré, un lieu de promenade traditionnel.

Avec parfois de curieuses découvertes, Ainsi, un surlendemain de Noël, nous avons trouvé, place Sainte Catherine, une oie, emballée, tombée d'un cabas, plutôt que dans le fourneau. Sans farce, sans marrons autour, pauvre bête morte pour rien, sans apparat, et dont l'absence est peut-être passée inaperçue au milieu d'agapes fortement alcoolisées.

Nous n'avons eu une voiture que bien tard. C'était celle de Marc Wasterlain, petit-cousin germain de Jean. Marc auteur de bandes dessinées, avec son docteur Poche et Jeannette Pointu, et aujourd'hui les Pixels. Marc possédait une Sunbeam dont le garagiste ne lui donnait plus que 3000 francs belges. Jean a racheté la voiture et il l'a tellement scrutée, réparée et bichonnée qu'elle a bien voulu redémarrer.

Mais, même motorisés, nous sommes restés des marcheurs. Nous emmenions notre fille Françoise, recroquevillée sur la banquette arrière. Et partions avec elle à la découverte du Brabant wallon. Tombant là aussi sur des bistrots campagnards, encombrés de trophées cyclistes ou de football. En bruits de fond, les commentaires vifs ou languissants de supporters souvent ornés d'un durillon de comptoir. Le cas échéant, on croisait le maigre peloton d'une course locale et, les jours de grande chance, on assistait à une empoignade. Dans ce cas il valait mieux filer en vitesse, pour ne pas être pris à témoin de ces engueulades de pochards ou de rixes d'amoureux jaloux.

Du temps de ma jeunesse les gens marchaient parfois pour le plaisir, mais le plus souvent par nécessité. L'automobile était très rare. Marcher était naturel, machinal. Depuis l'invention de la roue, il y avait bien eu entre autres le vélo mais aussi la brouette ! Donc c'est avec cet engin que mes beaux-parents faisaient plus de dix km à pied pour acheter à Montignies-St-Christophe des plants de pommes de terre pour leur jardin. Avec la brouette vide à l'aller, c'était moins que rien, mais revenir lorsqu'elle avait fait le plein de patates, c'était une autre paire de manches. Il fallait pousser dans les côtes et retenir le chargement sur une nationale en montagnes russes, la grand-route Mons-Beaumont.

Aujourd'hui on fait du jogging. On court pour se faire des muscles, accomplir la demi-heure d'activité physique réglementaire, pour rester en forme. On court entre deux trains, deux avions, deux

occupations. Perdre son temps, impossible désormais. Quel dommage !

Puissiez-vous retrouver le plaisir de vivre parfois à petite vitesse, de flâner, de lire, d'écouter de la musique, de dessiner, d'écrire et même de ne rien faire. « Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain, cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ». C'est bien mieux que les roses en fer forgé des cimetières ou ces petites logettes où l'on enferme le reliquat d'un corps humain après la crémation.

MARCELLE DUMONT